

ALI N° PRODUCTIONS, LES FILMS DU NOUVEAU MONDE
PRÉSENTENT



FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE 2024
CANNES PREMIÈRE

EVERYBODY LOVES TOUDA

UN FILM DE NABIL AYOUCHE

AVEC NISRIN ERRADI,

JOUD CHAMIHY, JALILA TALEMSI

2024 • FRANCE, MAROC
COULEUR
VISA : 158.050
FORMAT : 5.1 / 1.85
DURÉE : 1h42

DISTRIBUTION
CINEART
www.cineart.be

RELATIONS PRESSE
Heidi Vermander
T 0475 62 10 13
heidi@cineart.be

AD VITAM

SYNOPSIS



Touda rêve de devenir une Cheikha, une artiste traditionnelle marocaine, qui chante sans pudeur ni censure des textes de résistance, d'amour et d'émancipation, transmis depuis des générations. Se produisant tous les soirs dans les bars de sa petite ville de province sous le regard des hommes, Touda nourrit l'espoir d'un avenir meilleur pour elle et son fils. Maltraitée et humiliée, elle décide de tout quitter pour les lumières de Casablanca...

ENTRETIEN AVEC NABIL AYOUCHE

Vous faites le portrait d'une femme d'aujourd'hui, à la fois déterminée, hardie, passionnée et illettrée. A-t-elle existé ?

Touda est une héritière d'héroïnes en rébellion contre tous les pouvoirs établis, les Cheikhates. Leur voix était une arme et leur chant, la Aïta, des cartouches. Touda est ainsi. Elle veut transcender les frontières et les interdits, et elle se bat contre toutes les formes de domination contemporaine. Le film est porté par cet esprit de rébellion.

L'Aïta est un genre musical marocain. Comment le définiriez-vous ?

L'Aïta est une forme de poésie chantée, née il y a plusieurs siècles, venue des plaines du Maroc. À l'origine, ce chant est porté par des hommes, car les femmes n'avaient pas le droit de chanter en ces temps-là. Ce sont des membres d'une tribu, au départ, qui le soir se regroupaient et écrivaient des histoires relatives à leur région, à leurs combats, à ce qu'ils vivaient... Il y a une dimension épique à ces récits chantés qui traversaient le pays d'une vallée à l'autre jusqu'à

former une Aïta. Au XIX^{ème} siècle, une femme courageuse, Kharboucha, décide de briser les interdits et, pour la première fois, de chanter en public. Cette femme est restée célèbre car elle a affronté un Caïd, seigneur au pouvoir phénoménal qui était tombé amoureux d'elle. Elle lui a résisté et la légende raconte qu'il l'a emmurée vivante... Ainsi, grâce à elle, cet art est devenu féminin. Ces femmes, qu'on a ensuite appelées les Cheikhates, ont enrichi le répertoire en évoquant dans leurs chants des choses très subversives pour l'époque telles que le désir, le corps et l'amour. Leur franc-parler et les libertés qu'elles s'octroyaient ont rapidement fait d'elles des femmes à part, fortes, déterminées et avant-gardistes. Elles ont d'abord chanté dans les villages puis elles se sont déplacées, et l'Aïta a voyagé avec elles des plaines vers les montagnes de l'Atlas.

Comment sont perçues ces Cheikhates au Maroc ?

Les Cheikhates (féminin de cheikh) ont été adulées, admirées par tout le peuple marocain. Elles incarnaient son âme, sa voix, parce

qu'elles étaient de tous les combats. Dans les années 60/70, les campagnes étaient pauvres, et de nombreuses Cheikhates ont dû partir vers les villes pour gagner leur vie. Là, elles ont été contraintes à changer de répertoire pour survivre, répondant aux envies du public et chantant dans les cabarets. Mais voir des femmes se produire ainsi dans des endroits mal famés, faire le spectacle et boire de l'alcool, a suffi à associer la plupart d'entre elles à des prostituées. Petit à petit, leur image s'est dégradée. D'un statut d'adorées, elles sont devenues honnies par des gens pour qui le mot même de Cheikha est devenu une insulte, même si aujourd'hui leur relation à la population reste complexe, car on est dans une sorte de relation amour-haine. Elles doivent se battre pour que leur art soit compris. On peut faire appel à elles pour animer une soirée, un mariage, et il y a certaines Cheikhates qui réussissent et sont reconnues, mais leur respectabilité dans les yeux d'une partie de la population est toujours remise en question... Cela m'afflige et me blesse. J'ai voulu redonner leurs lettres de noblesse à ces artistes. C'est le moteur de Touda dans le film, restaurer un statut et défendre une tradition.

Votre film est troublant parce qu'il se situe toujours sur la crête, en brossant le portrait de cette jeune femme qui chante.

Les Cheikhates peuplent mes films depuis longtemps, car elles m'ont toujours interpellé, touché, et je voulais qu'un jour elles se retrouvent au centre d'un de mes récits. J'ai toujours admiré les femmes fortes, sans doute parce que j'ai grandi avec ma mère qui était ainsi. Ces femmes m'ont toujours passionné. Très vite, j'ai su que je voulais leur donner une voix. J'en ai rencontré beaucoup et en particulier pour ce film. Elles m'ont raconté tous les paradoxes, tous les déchirements qu'elles vivent : cette puissance qu'elles mettent pour prendre l'espace et d'une certaine façon prendre le pouvoir - car les hommes deviennent fous littéralement devant

elles -, et en même temps la façon dont elles sont en permanence dominées, écrasées par une société patriarcale qui voudrait leur dicter leur répertoire et les enfermer dans un monde qui fait d'elles des marchandises. C'est ça qui m'intéresse, comment résister à ce monde moderne qui veut les domestiquer. La Aïta est avant tout un chant de résistance.

La première scène est lumineuse et festive puis prend un tour dramatique. Quelle était la nécessité pour vous d'une telle scène dès l'ouverture ?

Leur vie est faite ainsi. J'ai été nourri par les tranches de vie que ces femmes m'ont racontées, des histoires qui m'ont laissé parfois sans voix. C'est dur mais c'est une réalité. « C'est notre

quotidien », m'a dit la Cheikha qui danse avec Touda au début du film, quand je faisais le casting et que je la prévenais de la scène qui allait suivre. Ces femmes vivent en permanence dans cette violence, elles sont seules et surtout démunies, mais elles ont aussi une forme de résilience qui les sauve. Une résilience hors norme... Je voulais que cette scène du début incarne le glissement banal vers l'horreur. Mais je voulais aussi montrer à quel point elles pouvaient vivre des choses d'une grande brutalité et, le lendemain, être obligées de repartir de l'avant. Parce qu'il le faut, parce qu'elles n'ont pas d'autres options. Donc oui, commencer par la beauté d'un chant, pour ensuite sombrer dans la cruauté qui constitue aussi la vie de ses femmes me semblait important pour plonger dans leur réalité d'emblée, sans s'y préparer.



Les figures masculines ne sont pas toutes bienveillantes.

Mais il y en a. Tout n'est pas noir ou blanc, dans ce monde de la nuit. Il y a des hommes qui protègent ces femmes et qui les aiment. Dans la vie de Touda, il y a son fils, Yassine, qui est tout pour elle. Il y a aussi ce vieux violoniste, dont on ne connaîtra jamais le nom, qui cherche à l'accompagner dans son rêve de s'élever. Il y a enfin son père, un personnage peu commun, qui la soutient face à l'opprobre général et au rejet de son propre frère.

Le petit garçon de Touda appartient lui au monde du silence. Il est sourd muet ...

Touda n'aurait pas cette force si elle n'avait pas Yassine. On peut dire qu'elle chante pour donner une voix aux aspirations de son petit garçon. Il n'entend pas ce que sa mère chante mais il le perçoit quand même, et il est en admiration totale devant elle. Leur rapport transcende les mots. Tout ce qu'elle fait, c'est pour lui, pour lui donner une place, pour lui donner ce qu'elle n'a pas eu, à commencer par l'éducation. Elle est obsédée par le fait de lui trouver une école, elle qui est analphabète.

L'épilogue est inattendu, ambivalent même.

La fin est ambivalente oui, ce qui la rend plus dense à mon sens. D'un côté, Touda se rend compte qu'elle a eu tort d'y croire, que dans les bas-fonds comme chez les riches, le pouvoir des hommes et de l'argent reste le plus fort. De l'autre, elle dit non. Elle se rebelle en quittant l'hôtel et reste digne. Mais elle ne renonce pas à ses rêves. La descente dans l'ascenseur est longue et complexe car elle épouse tous les états par lesquels passe Touda. Elle ne met pas

forcément un point final à son ambition mais elle refuse la compromission, d'accepter qu'on fasse d'elle ce qu'elle n'est pas. A partir du moment où elle quitte cette scène qu'elle croyait être celle de « son grand soir », elle est confrontée au réel et à sa désillusion. Quelque chose s'écroule autour d'elle. C'est la fin d'un rêve, mais c'est sans doute aussi le début d'un autre possible. C'est tout ce qu'elle a vécu depuis le début du film, qu'on voit défiler sur son visage, de façon bouleversante et si organique, porté par l'interprétation éblouissante de Nisrin Erradi. Ce sont à la fois ses tripes et son âme qu'on prend en pleine face.

Toute cette scène est filmée en plan séquence...

Presque huit minutes pendant lesquelles on va de la découverte d'un nouveau monde à son rejet, de l'espoir à la désillusion. Tout un plan qui part d'une rue, nous fait traverser un hall d'hôtel, monter 37 étages, balayer des loges, un public, suivre Touda dans sa performance sur scène, jusqu'à sa fuite et sa descente par le même ascenseur... Je ne cherchais pas spécialement l'exploit technique mais là, en l'occurrence, la seule manière pour moi de raconter cette scène, c'était qu'il n'y ait pas de rupture et qu'on soit toujours au plus proche d'elle. Avec toute mon équipe, on a préparé ce plan pendant 3 mois. On est allé et retourné dans cet hôtel, la tour la plus haute de Casablanca, des dizaines de fois. On a pensé ces images, ces enchaînements, fait toutes sortes d'essais techniques, notamment pour changer la cabine d'ascenseur, trop petite, emprunter d'autres escaliers, jusqu'à trouver le chemin qui pouvait permettre de construire ce plan. Ça a vraiment été une gageure phénoménale. Je passe les détails mais à un moment du tournage, il y avait plus de 250 personnes cette nuit-là, et j'ai commencé à me dire que j'avais

été fou d'imaginer que c'était possible de réaliser cette scène en plan séquence. Que c'était tout simplement une utopie. Puis, à 6 heures du matin, sans doute par la magie de l'épuisement et du sentiment général de dernière chance, la grâce est arrivée. Il s'est mis à pleuvoir dehors, dans la rue, et quelque chose s'est mis en place naturellement, presque par magie, alors que je pensais que c'était foutu.

La pluie était comme un signe ?

Au Maroc, la pluie a un sens très fort. Le pays vit au rythme de la pluie bienfaitrice, signe annonciateur de quelque chose de positif car on est dans un déficit d'eau permanent. On passe notre temps à attendre la pluie. Elle est comme un élan qui redonne espoir à tout un pays.

Émancipation féminine, révolte, combat... Le défi pour Touda est de taille...

J'ai voulu faire un film sur la croyance, sur l'émancipation et sur la transcendance. Dès que Touda chante, elle est en transe, portée par un lien au sacré intimement lié à l'Aïta. Sa foi en son art est inébranlable et rien ne peut la faire abdicuer. Elle n'a rien de religieux mais elle incarne une forme de mysticisme. D'ailleurs, quand elle est assise sur son lit, son chant fusionne avec le 'sacré', avec l'appel à la prière. Elle donne une voix à cet appel, appel qui n'est d'ailleurs porté dans la tradition que par les hommes. Ainsi, elle transforme l'interdit en un moment de grâce, et c'est cette grâce qui la soutient. Elle ne pourrait pas faire ce qu'elle fait, elle ne pourrait pas se battre ainsi pour elle-même et pour son fils si elle n'était portée par cette grâce, par cette croyance profonde en son art. C'est une héroïne des temps modernes.

Vous vous sentez proche de Touda ?

Je me sens très proche d'elle. D'abord pour ce qu'elle défend, ensuite parce que c'est un personnage solitaire et que j'aime la solitude ; elle m'a construit. Dans son rapport à son fils aussi, je me sens proche d'elle. J'ai grandi en voyant ma mère se battre, à Sarcelles, où nous vivions. Elle chantait elle aussi et longtemps, j'ai gardé des cassettes d'elle en train de chanter. C'était son exutoire, l'art a toujours été sa manière d'exister. Et moi je ne parlais pas beaucoup. Je préférais m'enfermer dans mon petit monde et observer, écouter.

Nisrin Erradi, la comédienne qui incarne Touda, a-t-elle un statut de star au Maroc ?

Nisrin est connue au Maroc. Et on l'a décou-

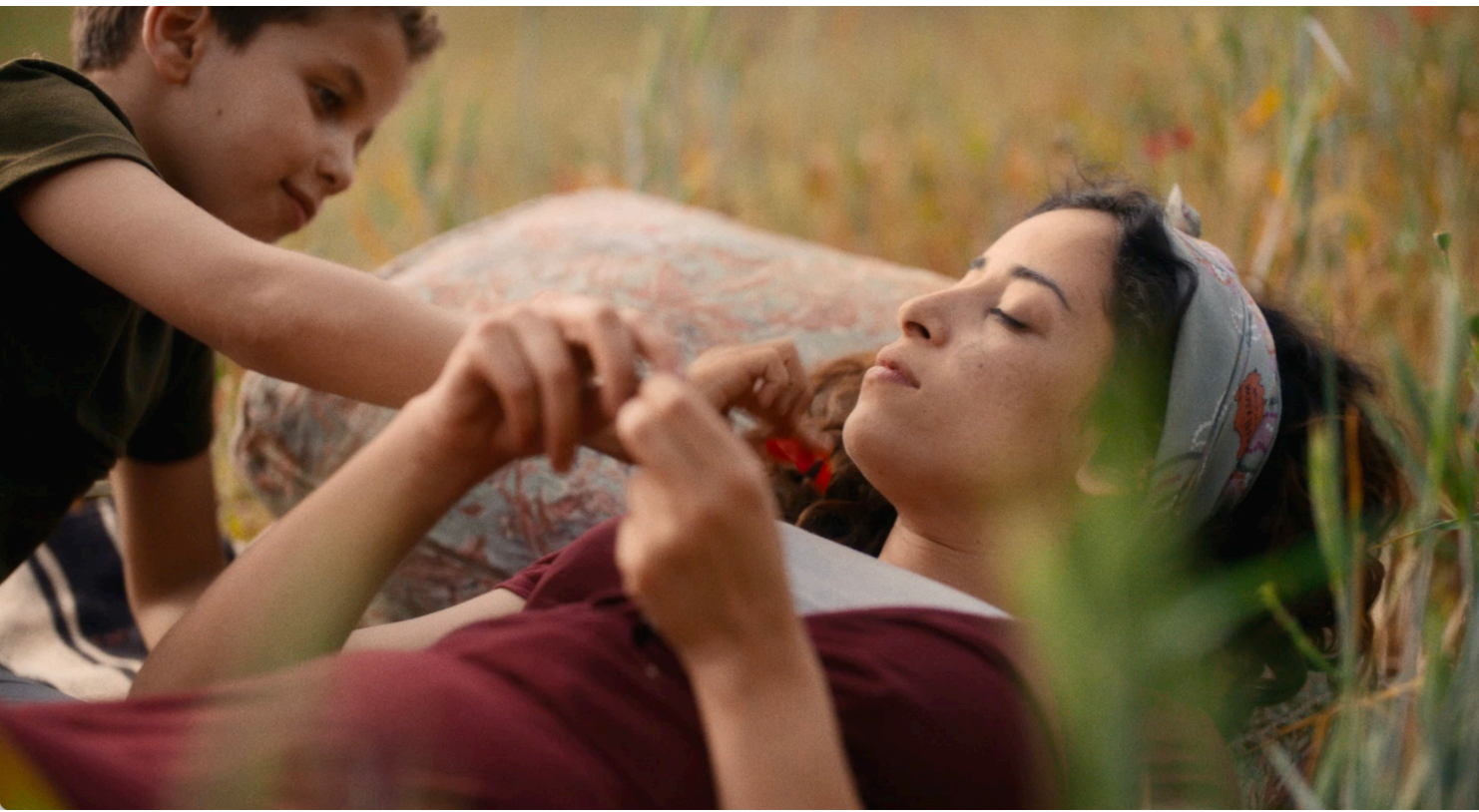
verte à l'étranger dans *Adam*, le premier film de Maryam Touzani, pour lequel elle avait été dans les révélations des César. Nisrin est une actrice d'une puissance phénoménale. Elle est volcanique et incandescente, capable d'être dans l'intériorité et capable aussi, sur scène, de prendre tout l'espace qu'on lui offre. Elle a fait un travail énorme pour ce film. Pendant un an et demi, elle s'est formée avec des Cheikhates professionnelles. Elle a appris à chanter, à tenir le rythme, à jouer de la percussion, à danser, à bouger, à parler comme elles, tout ce qui nourrit son rôle. Alors même que le film s'est tourné en plusieurs fois, elle a refusé toutes les propositions qui lui ont été faites entre chaque tournage pour se consacrer pleinement à Touda. Elle était réellement possédée par son personnage. Aujourd'hui encore, elle me dit qu'elle ne sait pas comment sortir de ce rôle.

Vos plans sont magnifiques et lumineux. Vous êtes comme un peintre qui regarde avec attention son pays et ses contemporains.

Je travaille depuis longtemps avec Virginie Surdej, une grande directrice de la photo, qui est ma plus belle rencontre de cinéma. Avec elle et le cadreur, Adil Ayoub, c'est toujours très stimulant de voir comment fusionnent un texte et une image, comment on va transposer sur l'écran, la traversée d'un personnage. On a essayé de dessiner chaque plan et on a réfléchi à la place de Touda dans la nature, car mon film oscille constamment entre le beau et le laid. Le beau étant son fils, son chant, la nature, le laid étant l'argent, les hommes qui veulent l'avilir, la nuit. Tout est contrastes dans le film, paradoxes même.

Il y a beaucoup de musiques, forcément, mais vous dosez les scènes de chant avec un souci constant de la dramaturgie. Comment avez-vous trouvé le bon rythme ?

C'est un film musical, pensé et assumé comme tel. La musique y prend une place importante au point de devenir narrative, que ce soit l'Aïta ou la musique populaire que Touda chante dans les cabarets, car les paroles ont un sens. Mais je voulais un contrepoint musical aux chants, et pour cela j'ai fait appel à un compositeur danois, Flemming Nordkrog, qui habite à Paris et qui s'est montré d'une délicatesse infinie dans sa composition. Je voulais pouvoir aller ailleurs avec le score, vers l'intime, et faire en sorte que le voyage de Touda ne soit pas que géographique mais avant tout un voyage intérieur. C'est ce qu'autorise la musique de Flemming. Quant à la musique traditionnelle, je l'ai travaillée bien avant le tournage avec Mohammed Manjra, un



producteur marocain, qui a fait un travail titanesque pour revisiter le répertoire et faire des arrangements brillants.

Le film ressemble-t-il au scénario que vous avez écrit avec votre femme, Maryam Touzani, elle aussi cinéaste ?

Forcément oui et non. Ce qui est très beau quand on réalise un film, c'est de se laisser surprendre par les personnages et par les acteurs surtout. L'histoire n'a pas changé mais je me suis permis de naviguer sur divers affluents du fleuve en en parlant toujours avec Maryam... Travailler avec elle est un bonheur constant. Son regard, plein de pudeur et de tendresse, m'est précieux. Il est si particulier... Maryam est un être exceptionnel qui m'invite toujours à requestionner ce que j'ai envie d'exprimer de toutes les manières possibles. J'assume et aime ma part de féminité, même si j'ai aussi été très nourri par le regard que porte Maryam sur ces femmes.

Combien de temps le tournage a-t-il duré ?

Un an et demi, sur quatre saisons. J'ai tourné en plusieurs fois. On a commencé en octobre 2022 et on a fini en avril 2023. Je voulais filmer les mouvements de la nature, les couleurs qui changent, les paysages qui évoluent, je voulais que ce soit perceptible à l'image sans être trop présent pour autant. Je voulais que ce voyage à travers les saisons, à travers le pays, soit aussi l'expression du voyage intérieur de Touda.

La société marocaine est-elle prête aux revendications de metoo ?

La société marocaine est partagée entre les progressistes qui veulent faire avancer les lois, réviser le code de la famille, revoir la place de la femme

- une commission vient d'ailleurs de rendre sa copie au roi à ce sujet – et les conservateurs qui rejettent tout progrès et toute émancipation féminine. Leurs résistances s'expriment de différentes manières, y compris de façon violente. C'est un combat.

Redoutez-vous que le film connaisse le même sort au Maroc que *Much Loved* ?

C'est difficile d'anticiper sur les réactions qu'il va y avoir ... Je n'y pense pas. J'essaie de me concentrer sur ce que je veux dire, sur mes personnages, ces combattantes transgressives qui recherchent l'indépendance, ces guerrières solitaires, comme Touda...

Vous vous occupez toujours du centre culturel que vous avez créé dans la banlieue de Casablanca, à Sidi Moumen, et que l'on voit dans votre film *Haut et Fort* ?

Oui, et ce centre fait partie d'une fondation - la Fondation Ali Zaoua, du nom de mon deuxième film - que j'ai créée en 2009 avec un ami, pour ouvrir plusieurs centres culturels à travers le Maroc. Avec les équipes, on en a créé cinq autres, après celui de Sidi Moumen, dans les quartiers difficiles de différentes villes, ainsi qu'une académie de formation aux métiers de la culture. Ces centres sont des agoras pour des jeunes gens, des îlots de verdure semblables à la MJC (Maison de la Jeunesse et de la Culture) de Sarcelles que j'ai connue enfant et qui m'a beaucoup aidé à tracer un chemin dans ma vie d'adulte. Les jeunes Marocains qui les fréquentent y font du chant, de la danse, des arts plastiques, du théâtre, regardent des films, débattent, apprennent à construire leurs propres récits. Ce sont des fenêtres sur le monde, sur d'autres réalités, des lieux où ces jeunes dé-

couvrent d'autres manières d'exprimer ce qu'ils ressentent en toute liberté... Je suis heureux car, quand on a commencé, il y avait une majorité de garçons et très peu de filles ; or maintenant, c'est l'inverse... Je crois beaucoup au pouvoir de transformation du monde par les arts et la culture. En réalité, je ne crois qu'à ça.

NABIL AYOUC



© Maryam Touzani

Nabil Ayouch est membre de l'académie des Oscars (Academy awards), de l'académie des César, de l'European Film Academy et fait partie du board fondateur de l'Arab Film Academy.

Son premier court-métrage *Les Pierres bleues du Désert* (1992), révèle Jamel Debbouze. Après deux autres court-métrages, Nabil Ayouch réalise en 1997 son premier long métrage, *Mektoub*, qui comme *Ali Zaoua* (2000) représente le Maroc aux Oscars. Puis viennent *Une minute de Soleil en moine* (2003) et *Whatever Lola Wants* (2008), produit par Pathé.

Après avoir mis en scène plusieurs spectacles vivants tel que l'ouverture du *Temps du Maroc en France* au Château de Versailles en 1999, il conçoit et met en scène le spectacle de clôture du Forum Economique Mondial de Davos plus tard en 2009.

En 2011, il tourne son premier documentaire de long métrage, *My Land*, qu'il tourne au Proche-Orient. En 2012, il réalise *Les chevaux de Dieu*. Le film, qui s'inspire des attentats du 16 mai 2003 à Casablanca, est en sélection officielle Un Certain Regard au festival de Cannes et reçoit le Prix François Chalais. Il représente le Maroc aux Golden Globes et aux Oscars et remporte 26 prix à l'international.

En mai 2015, son film suivant *Much Loved* est sélectionné au festival de Cannes, à la Quinzaine des Réalisateurs. En septembre, il remporte le Valois d'Or et le Valois de la meilleure actrice à Angoulême. Interdit au Maroc, distribué en France par Pyramide et vendu à l'international par Celluloïd Dreams, *Much Loved* sort dans une vingtaine de pays et est acquis par Netflix pour les US et plusieurs pays. Il récolte 12 prix internationaux et atteint les 280.000 entrées en France.

En 2016, Nabil Ayouch tourne *Razzia*. Le film, qui fait sa première mondiale au Festival International du film de Toronto en 2017 sur Plateforme, remporte une dizaine de prix à l'international. Il est largement vendu à travers le monde, notamment aux US où il est distribué par Amazon. En France, il est distribué par Ad Vitam et totalise 175.000 entrées.

En 2019, Nabil Ayouch produit le film *Adam*, réalisé par Maryam Touzani, qui fait sa première mondiale au Festival de Cannes (Un Certain Regard). Le film, vendu dans 20 pays, remporte à ce jour 23 prix et connaît un succès public et critique. En France, il est distribué par Ad Vitam et atteint les 92.000 entrées.

En 2021, Nabil Ayouch réalise *Haut et Fort (Casablanca Beats)*. Le film qui traite de la jeunesse des quartiers périphériques de Casablanca, et du Hip Hop comme voie d'expression fut présenté en première mondiale en compétition officielle du Festival de Cannes 2021, une première pour un film marocain.

En 2023, il produit le film *Le Bleu du Caftan*, de Maryam Touzani. Sélectionné au festival de Cannes, dans la section Un Certain Regard, le film y remporte le prix FRIPESCI de la Critique Internationale. Le film, représentant du Maroc aux Oscars, est shortlisté parmi les 15 meilleurs films étrangers, une première dans l'histoire du Maroc. Il remportera par la suite plus de 50 prix à travers le monde. Vendu sur une trentaine de territoires, il enregistre plus de 500.000 entrées, un record pour un film marocain dans le monde.

En 2024, Nabil Ayouch sort *Everybody Loves Toula*. Le film fait sa première mondiale lors de la 77e édition du Festival de Cannes, où il est présenté en sélection officielle, à Cannes Première.

Au-delà de ses films, Nabil Ayouch participe, à travers **Ali n' Productions**, qu'il crée en 1999, à dynamiser le paysage cinématographique marocain en soutenant les jeunes talents grâce à différentes initiatives, à commencer par **Le Prix Mohamed Reggab**, concours de scénario et production de 8 courts métrages en 35 mm entre 2000 et 2003. À travers la création de la « **Film Industry** », il produit entre 2005 et 2010, 40 films de genre, contribuant à la création d'une véritable industrie du cinéma qui révélera et formera des talents dans tous les domaines de l'industrie cinématographique. En 2006, il lance le programme **Meda Films Development** - avec le soutien de l'Union Européenne et de la Fondation du Festival International du Film de Marrakech - une structure d'accompagnement des producteurs et scénaristes des dix pays de la Rive Sud de la Méditerranée, dans la phase de développement de leurs films.

Très actif dans le domaine socio-culturel, Nabil Ayouch ouvre en 2014 à travers la **Fondation Ali Zaoua** - qu'il a créée et préside - le Centre Culturel « **Les étoiles de Sidi Moumen** », destiné aux jeunes dans le quartier périphérique de Sidi Moumen dont sont issus les kamikazes qui ont commis les attentats du 16 mai 2003 à Casablanca et qui ont inspiré *Les Chevaux de Dieu*. A ce jour, plus de 1000 enfants et adolescents y sont inscrits et apprennent toutes formes d'expression artistique. S'en suivront un deuxième Centre Culturel à Tanger en 2016, un troisième à Agadir en 2019, un quatrième à Fès en 2020 et enfin un cinquième centre à Marrakech en 2021. En novembre 2014, le musée du Louvre rend hommage à Nabil Ayouch en lui offrant une carte blanche de 3 jours pendant laquelle une grande partie de son travail est montré au public parisien. En 2015, Nabil Ayouch expose à Paris et à Casablanca une série de photos qui explore cette partie de la société « **À la marge** » qui le hante et traverse son œuvre artistique. En 2022, il signe une seconde série de photos « **Aporia** » qui est exposée à Casablanca.

NABIL AYOUCHE

FILMOGRAPHIE

- 2024 **EVERYBODY LOVES TOUDA**
Long métrage de fiction. Sélection officielle au Festival de Cannes 2024 (Cannes Première). Ventes Internationales : mk2 Films.
- 2022 **PRODUIT LE FILM LE BLEU DU CAFTAN, DE MARYAM TOUZANI**
Long métrage de fiction. Sélection à Cannes (un Certain Regard), plus de 50 prix en festivals. Plus gros succès marocain de l'histoire avec 500.000 entrées dans le monde.
- 2021 **HAUT ET FORT (CASABLANCA BEATS)**
Long métrage de fiction. Compétition Officielle du Festival de Cannes 2021.
- 2019 **PRODUIT LE FILM ADAM, DE MARYAM TOUZANI**
Long métrage de fiction. Sélection officielle au Festival de Cannes 2019 (Un Certain Regard). 92.000 entrées en France.
- 2017 **RAZZIA**
Long métrage de fiction. Sélection officielle à Toronto et aux Oscars. 175.000 entrées en France.
- 2015 **MUCH LOVED**
Long métrage de fiction. Sélection à la Quinzaine des Réalistes festival de Cannes. Valois d'or du meilleur film et Valois de la meilleure actrice à Angoulême. Prix Lumière du meilleur film étranger. Plus gros succès jamais enregistré pour un film marocain en France.
- 2012 **LES CHEVAUX DE DIEU**
Long métrage de fiction. 23 prix internationaux. Sélection officielle au festival de Cannes 2012 (Un Certain Regard). Sélection officielle Marocaine aux Oscar. Meilleur film étranger aux Prix Lumières.
- 2011 **MY LAND**
Long métrage documentaire. Prix de la meilleure musique et du meilleur montage au festival de Tanger 2011. Prix du meilleur documentaire au Festival méditerranéen de Tétouan 2012. Prix Coup de Cœur du Public au festival Cinéalma (Nice). Prix de la presse au festival de Fameck- Sélections dans de nombreux festival en France, USA, Maroc, etc.
- 2008 **WHATEVER LOLA WANTS**
Long métrage de fiction. Vendu dans 33 pays. Grand Prix du meilleur film au Festival National Marocain (2008). Sélections à Tribeccca, Dubaï, Marrakech, New Delhi, FESPACO.
- 2003 **UNE MINUTE DE SOLEIL EN MOINS**
Long métrage, collection « Masculin/feminin », pour la chaîne Arte. Prix des Industries Techniques au Festival Méditerranéen de Montpellier.
- 2000 **ALI ZAOUA**
Long métrage de fiction. Sélection officielle marocaine aux Oscars 2001. Vendu dans 28 pays. Classé dans les «1001 films you must see before you die», selected and written by leading international critics. 44 prix obtenus dans divers festivals internationaux.
- 1998 **MEKTOUB**
Premier long métrage de fiction. Sélection officielle marocaine aux Oscars 1998. Prix du meilleur film arabe et Prix de la meilleure première œuvre au Festival International du Film du Caire. Prix spécial du jury à Oslo. Sélectionné dans une trentaine de festivals internationaux (Berlin, Rotterdam, Gant, etc.)
- 1994 **VENDEUR DE SILENCE**
Avec Pascal Demolon. Prix de la meilleure réalisation au Festival National du Film de Tanger. Sélections dans de nombreux festivals internationaux.
- 1992 **LES PIERRES BLEUES DU DESERT**
Avec Jamel Debbouze. Une vingtaine de festivals à travers le monde. Prix Canal + au Festival du Film Méditerranéen de Bastia (France). Diffusé sur Canal +, la RTM, Canal Horizon, 2M, France 2 et Paris Première.

LISTE ARTISTIQUE

Touda **Nisrin ERRADI**

Yassine **Joud CHAMIHY**

Rkia **Jalila TALEMSI**

Le violoniste **EI Moustafa BOUTANKITE**

L'amant **Lahcen RAZZOUGUI**

LISTE TECHNIQUE

Réalisation

Nabil AYOUC

Scénario

Nabil AYOUC

avec la collaboration de

Maryam TOUZANI

1ère Assistante réalisatrice

Christele AGNELLO

Scripte

Leenda MAMOS

Chef opératrice

Virginie SURDEJ

Chef costumière

Rafika BENMIMOUN

Cheffes maquilleuse

Jennifer COUROUGE

Chef décoratrice

Eve MARTIN

avec la collaboration de

Samir ISSOUM

Chef monteur

Nicolas RUMPL

avec la collaboration de

Yassir HAMANI

Mixeur son

Samuel AICHOUN

Musique originale

Flemming NORDKROG

avec la collaboration de

Kristian SELIN EIDNES ANDERSEN

Productions

**ALI N' PRODUCTIONS / LES FILMS DU NOUVEAU MONDE / VELVET FILMS /
SNOWGLOBE / VIKING FILM / STAER**

Producteurs

**Nabil AYOUC, Amine BENJELLOUN, Sebastian SCHELENZ, Katrin PORS,
Mikkel JERSIN, Eva JAKOBSEN, Marleen SLOT, Elisa Fernanda PIRIR**

Durée

1h42

Année de production

2024

Format son et image

5.1 / 1.85